

VALÉRIE LANDMAN

ON DANSE LES
UNS AVEC LES
AUTRES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042526276

Dépôt légal : février 2026

Jamais seule

Dans les draps je m'inventais des mondes, des cathédrales, des grottes qui prenaient forme sous mes doigts et que je pouvais moduler à l'infini. J'aimais leurs formes arrondies sans aucun angle et je me demandais pourquoi les architectes ne s'inspiraient pas de la fluidité et de toutes les possibilités du tissu. Les personnages que j'inventais, bien avant de prendre un stylo, prenaient la forme de minuscules boulettes de papier froissé, qui s'aimaient ou se déchiraient au sens propre ou figuré.

Je n'ai pas le souvenir de m'être ennuyée une seule seconde pendant ces années où je jouais seule. Je prenais quelques cours de piano et de gymnastique mais c'est tout et mon emploi du temps n'était pas saturé par trop de cours particuliers, d'activités destinées à occuper les enfants. Je me souviens avoir eu du temps pour rêver, un temps précieux et fécond.

La plupart de mes après-midi ressemblaient à des étendues infinies de sable avec vue sur la mer. Rien qui ne vienne obstruer l'horizon et la possibilité de rêver, de prendre des bateaux imaginaires, ou de partir où bon me semble. De l'espace et du temps. Aucun rendez-vous, aucune obligation, aucune activité jusqu'au soir, l'heure où mes parents rentraient du travail.

Dans le jardin je cueillais des pétales de roses et de fuchsia. Puis j'allais à la recherche de feuilles tachées ou en mauvais état que j'avais l'impression de sauver de leur décrépitude en les noyant dans une mixture d'eau et de citron. Après avoir écrasé les fleurs et les feuilles, je les laissais macérer un jour ou deux pour confectionner ce que j'appelais « mes parfums ».

Je passais des heures sur le ventre de mon chien à renifler l'odeur de ses poils et à me synchroniser à sa respiration, jusqu'à ce que mon chat arrive pour partager ce moment avec nous. Il montait sur le chien qui se laissait faire et je leur disais à tour de rôle des mots d'amour et des secrets qu'eux seuls savaient garder.

Mais je dois l'avouer, mon occupation favorite et la plus excitante était de loin liée à Nadia Comaneci.

Il faisait extrêmement chaud sur la terrasse où j'étais allongée, mais c'est à peine si je sentais la chaleur brûlante des carreaux de ciment sur ma peau, tellement j'attendais l'arrivée d'un nouveau magazine avec des nouvelles des photos de Nadia Comaneci.

Ma tête tournait, je devais être à moitié déshydratée. Mais j'étais en transe et je découpais frénétiquement les photos de Nadia pour ensuite les coller sur un cahier spécial. Tout ce trajet pour arriver jusqu'à moi avait attisé mon envie. Comme je les avais attendues ces photos ! Elles avaient pris l'avion, elles venaient de France. C'étaient les années 70 et nous vivions à Quito où mon père travaillait à l'Ambassade de France.

Nadia Comaneci était un peu plus âgée que moi et j'étais dingue d'elle, la meilleure gymnaste de tous les temps. 10/10 aux Jeux Olympiques de Montréal en 1976. J'aimais la concentration de son visage, sa force, sa grâce, elle représentait ce qu'on pouvait faire de plus extrême avec son corps.

Aujourd'hui avec Google j'aurais eu des milliers de photos d'elle en une seconde et sur Instagram j'aurais pu liker sa salade César de midi et ses moindres faits et gestes. J'aurais su quelle musique elle aimait, ce qu'elle avait fait la veille, et tout ce qu'elle aurait voulu montrer d'elle. Mais comme je la connais par cœur, j'aurais lu dans ses yeux ses hésitations, ses doutes, sa fatigue.

À l'époque mon salut venait de Paris Match, Jours de France, l'Express et d'autres magazines dont j'ai oublié le nom mais qui faisaient tous le grand écart entre la France et l'Équateur pour mon plus grand bonheur. Je les attendais fiévreusement. Ces magazines arrivaient par la « valise diplomatique »,

terme assez mystérieux pour moi, une sorte de sésame qui m'évoquait non pas des relations bilatérales mais la possibilité d'obtenir des nouvelles photos de Nadia. Chaque nouvelle salve de photos, qui arrivaient au compte-gouttes, était un ravissement et venait compléter le portrait que je me faisais d'elle. Je les regardais si intensément que j'avais l'impression de la connaître intimement, de pénétrer son âme. Chaque nouvelle image rajoutait une nuance à sa personnalité.

Un jour elle se coupe les cheveux, prend du poids, un autre jour elle paraît plus grave. Je suis à mille lieues de savoir tout ce qu'elle traverse. Je l'apprendrai bien plus tard, et comprendrai le revers de la médaille.

Nadia, c'était ma poupée virtuelle et hyperlaxe. Une partie de moi que je n'aurais jamais pu atteindre, fascinée par ce qu'un corps de mon âge aurait pu faire. Son visage et son petit sourire me touchaient au plus haut point.

J'avais dit à ma mère que je voulais faire les prochains JO, ce qui faisait à juste titre doucement rire mon frère. Mais elle avait eu cette réponse incroyable : « Vas-y chérie, entraîne-toi, travaille et tu verras, pourquoi pas ».

Aujourd'hui Nadia fait encore des roues dans ma tête les jours où rien ne bouge, des flip flap et des saltos arrière, et me donne, au moment où je m'y attends le moins, un élan surhumain.

Comme une poupée russe, une petite gymnaste roumaine vit nichée au fond de moi.

Mon radeau

Je suis sur un radeau qui me porte, un lit immense. Il m'a plusieurs fois sauvé la vie en résistant aux tempêtes, au bruit du monde et à la fatigue qui guette.

Je n'y suis jamais seule, il y a des mots partout, qui pèsent et qui m'allègent. Je les frotte comme des cailloux pour faire jaillir des étincelles. Souvent rien ne se passe, mais quand ça arrive je suis heureuse. Je me lance et j'avance, entre le bleu du ciel et celui de la mer. Et par tous les temps. Je regarde par la fenêtre et me calque au rythme doux et patient des nuages.

Rien ne peut m'arriver et si la mer tangué, je me replie dans les plis de mes draps et j'entends des armées de mots sortir leur bouclier, se regrouper pour m'éviter de chuter.

Je m'élève à l'horizontale, même si je le sens bien, mon entourage est médusé par mon radeau. Il met ça sur le compte de mon âge ou de mon dos. Mais nulle part ailleurs je cherche et je trouve, nulle part ailleurs je me régénère. Il y a ce moment flottant, un entre-deux, où les mots baissent la garde, où je me laisse prendre par le sommeil.

J'écris un peu tous les jours, je ne comprends pas d'où viennent ces phrases, toutes ces histoires. J'ai l'impression d'être dans une forêt de mots, infinie, qui était là avant moi et qui sera toujours là, et de devoir choisir entre un chemin ou un autre pour pouvoir avancer. Et si tous les livres, ceux déjà écrits et ceux qu'il reste à écrire, étaient tous déjà là, dans cette forêt ? Une forêt gigantesque où les écrivains chercheraient leur chemin en faisant des choix, en assemblant des mots, en les frottant les uns aux autres, tout ça pour trouver la sortie, une issue de secours qui les amèneraient vers l'air et la lumière.

Les navigateurs de tout temps ont essayé de cartographier le ciel et les étoiles. Des heures et des heures d'observation et de patience sur leurs bateaux à scruter le ciel, les côtes. Déjà, il y a trois mille ans, les marins polynésiens avaient décidé d'explorer le Pacifique, sans aucun instrument de mesure, tout ça grâce à leur sens de l'observation, grâce à leur instinct, au vol des oiseaux, aux nuages, aux vagues et aux étoiles. De leur côté en Occident, les navigateurs de l'Antiquité ont scruté le soleil, les astres, les points de repère le long du littoral, les rochers, les arbres. Au fil des siècles sont apparus des instruments d'observation astronomique plus pointus et plus sophistiqués et des cartes de plus en plus exactes avec les grandes expéditions.

Un jour, ce désir d'exploration s'est étendu vers l'espace. Les astrophysiciens, ces nouveaux explorateurs, exactement comme ces hommes sur leurs bateaux, ont cartographié l'espace, la Voie lactée, et le Laniakea, dans laquelle se situe notre Voie lactée, de telle sorte que l'on peut exactement situer la Terre, avoir en quelque sorte son adresse. Ils ont tracé des cartes, qu'ils ont corrigées à mesure que la science progressait. Certains astrophysiciens et leurs équipes de cosmographes font partie de ces nouveaux explorateurs qui collectionnent des données grâce aux meilleurs télescopes du monde.

Cette immensité me donne le vertige, mais un beau vertige qui me fait me poser mille questions. J'ai envie d'en savoir plus rapidement, de mon vivant, on devrait y penser tous les jours, non ? Où sommes-nous, pourquoi sommes-nous à cette place dans l'univers, dans quelle direction allons-nous parce que oui il y a un mouvement ? Sommes-nous seuls ? J'aime ce mystère.

Les astrophysiciens se déplacent dans l'infini des galaxies. Les marins dans l'infini des étoiles. Les écrivains dans l'infini des mots et cartographient qui ils sont en reliant les mots comme ces jeux d'enfants consistant à relier des points entre eux pour qu'apparaisse un dessin.

On cherche tous notre chemin, on cherche tous une histoire, dans des forêts de mots, d'étoiles ou de galaxies.